

Sur l'Ion de Platon

ou le réseau de prostitution culturelle québécoise ¹

par Gérard Allard

En outre, le plus absurde de tout, c'est que la plupart d'entre eux connaissent à fond vos écrits, mais on dirait qu'ils vivent comme s'ils ne les lisaient et ne les étudiaient que pour en prendre le contre-pied... C'est de cette engeance que je dis du mal, et je ne cesserai jamais de les démasquer et de les ridiculiser. Mais vous et ceux qui vous ressemblent... puissé-je ne jamais être assez fou pour vous calomnier et vous blesser.
Lucien, *Les Ressuscités* 34 et 38.

Suit the action to the word, the word to the action; with this special observance, that you o'erstep not the modesty of nature: for anything so overdone is from the purpose of playing, whose end, both at the first and now, was and is, to hold, as 'twere, the mirror up to nature; to show virtue her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time his form and pressure. Now this overdone, or come tardy off, though it make the unskilful laugh, cannot but make the judicious grieve; the censure of the which one must in your allowance o'erweigh a whole theatre of others. O, there be players that I have seen play, and heard others praise, and that highly, not to speak it profanely, that, neither having the accent of Christians, nor the gait of Christian, pagan, nor man, have so strutted and bellowed that I have thought some of

1. Conférence prononcée dans le cadre du colloque « La cité et les arts » (Une cité pour l'homme) à Trois-Rivières en 2010.

*Nature's journeymen had made men, and not made them well, they imitated humanity so abominably*².
Shakespeare, *Hamlet* III.2

Commençons par un conte, un conte d'Andersen.

Il y a de longues années, vivait un empereur qui aimait par-dessus tout être bien habillé. Il aimait tellement être bien habillé qu'il avait un vêtement pour chaque journée de chaque semaine de chaque mois de l'année.

Un beau jour, deux escrocs sont arrivés dans la métropole de l'empereur. Ils prétendaient savoir tisser une étoffe que seules les personnes intelligentes pouvaient voir et ont proposé au souverain de lui en faire

2. Réglez l'action sur les paroles, et les paroles sur l'action, avec une attention particulière à n'outrepasser jamais la convenance de la nature ; car toute chose ainsi outrée s'écarte de la donnée même du théâtre, dont le but, dès le premier jour comme aujourd'hui, a été et est encore de présenter, pour ainsi parler, un miroir à la nature ; de montrer à la vertu ses propres traits, à l'infamie sa propre image, à chaque âge et à chaque incarnation du temps sa forme et son empreinte. Tout cela donc, si vous outrez ou si vous restez en deçà, quoique cela puisse faire rire l'ignorant, ne peut que faire peine à l'homme judicieux, dont la censure, fût-il seul, doit, dans votre opinion, avoir plus de poids qu'une pleine salle d'autres spectateurs. Oh ! il y a des comédiens que j'ai vus jouer, – et je les ai entendus vanter par d'autres personnes, et vanter grandement, pour ne pas dire grossièrement, – qui, n'ayant ni voix de chrétiens, ni démarche de chrétiens, ni de païens, ni d'hommes, se pavanaient et beuglaient au point de m'avoir donné à penser que quelques-uns des manouvriers de la nature avaient fait des hommes et ne les avaient pas bien faits, tant ces gens-là imitaient abominablement l'humanité !

un habit. L'empereur pensa que ce serait quelque chose d'exceptionnel, quelque chose qui ferait de lui un empereur différent de tous les autres empereurs, et qu'il pourrait ainsi repérer les personnes intelligentes de son empire. En conséquence, il leur commanda un vêtement de parade, et les deux charlatans se mirent à l'ouvrage.

Quelques jours plus tard, l'empereur vint voir où en étaient le tissage de cette fameuse étoffe et la confection de son nouvel habit, car, vous l'ai-je dit, il aimait beaucoup les beaux vêtements, et plus encore ceux qui révéleraient la sottise des sots. Mais il ne vit rien, car il n'y avait rien là, et donc rien à voir. Troublé, il décida de ne pas en parler, car personne ne voulait d'un empereur sot, et encore moins l'empereur voulait-il avouer à tous qu'il était un sot.

En revanche, il envoya plusieurs ministres inspecter l'avancement des travaux. Ces derniers ne virent rien de plus que leur souverain, mais n'osèrent pas non plus l'avouer : ils savaient que l'empereur ne voudrait pas de ministres sots, et ils voulaient encore moins avouer à leurs rivaux qu'ils étaient des sots. Les ministres trompèrent donc l'empereur qui les trompait aussi. En conséquence de quoi, tous les sujets de l'empire, qui répétaient ce que disaient l'empereur et ses ministres, parlaient de cette étoffe extraordinaire et du vêtement admirable qu'on en tirait.

Le jour où les deux escrocs décidèrent que l'habit était achevé, ils aidèrent l'empereur à l'enfiler. Nu comme un ver, le souverain admira le tissu inexistant, et surtout la coupe de ce qui n'était pas : il décida de l'offrir à la vue de tous.

Ainsi vêtu et accompagné de ses ministres, l'empereur se présenta à son peuple qui, lui aussi, prétendit voir et admirer son vêtement : puisque le souverain et les ministres voyaient ce qu'eux ne voyaient pas, c'était la preuve, s'il en fallait, que les grands étaient sages, un point c'est tout, et que tous devaient les suivre et les applaudir.

Seul un petit garçon perdu dans la foule osa dire la vérité : « Mais l'empereur est nu ! » cria-t-il.

Le conte est une allégorie, et nous saisissons tous le sens métaphorique du récit. Mais le conte se scinde, pour offrir deux fins, selon deux versions bien différentes. Selon la première, l'empereur continua de se promener nu, et tous, lui, ses ministres et les gens du peuple continuèrent d'admirer le vêtement qui n'existait pas. Selon la seconde version, les gens du peuple, qui avaient moins à perdre, se rendirent compte soudain qu'ils se mentaient, et ils se mirent à rire de l'empereur, qui était nu, des ministres, qui l'accompagnaient dans le défilé, et surtout d'eux-mêmes, qui avaient admiré ce qui n'était pas admirable.

*

Parlons maintenant des arts dans la cité selon le thème de ce colloque.

Je suis, je l'avoue, un *baby-boomer*, un rejeton de la Révolution tranquille. Pendant une bonne partie de ma vie, j'ai été porté par un projet politique, celui d'un Québec souverain, soit d'un Québec indépendant sur le plan constitutionnel, vigoureux et lucide sur le plan économique et surtout où les individus seraient libres, c'est-à-dire éduqués. Ai-je besoin de vous dire que mon projet politique, ma « cité pour l'homme » bien québécoise, n'a pas connu les grands soirs de la réalisation historique ?

Mais bon, on se raisonne ; on se dit que tout ne va pas si mal : le Canada n'est pas une tyrannie, après tout, et il y a des endroits, comme la Grèce contemporaine, où la rêvasserie économique des politiciens menteurs, des syndicats malhonnêtes et des populations inconscientes a des résultats plus dramatiques qu'ici. Il y a pourtant une couleuvre que j'ai bien plus de mal à avaler. Mon dégoût persistant tient peut-être au fait que la couleuvre qui ne passe pas concerne la chose à laquelle j'ai consacré ma vie, l'éducation, et l'activité qui m'a donné les plus grandes joies, et l'exercice qui fait que je me sens citoyen du monde, tout en étant enraciné dans le terroir historique bien localisé qui est le mien.

Qu'en est-il de cette dernière couleuvre ? Le conte d'Andersen que je viens de reprendre me fait penser qu'avec tous mes concitoyens québécois, je vis dans une *médiarchie*, ou une religion de la culture. Tout le monde célèbre le fait que les humains se sont libérés des monarques, dont la Révolution américaine et la Révolution française, pour ne rien dire de la Révolution russe, ont scellé le sort. De plus, au Québec, on est fier d'avoir, grâce à la Révolution tranquille, atteint l'âge

adulte dans le domaine politique en mettant l'Église à sa place, c'est-à-dire hors de l'espace public, pour que les êtres humains puissent penser pour eux-mêmes et par eux-mêmes quand il est question d'eux-mêmes. Mais il me semble que la *médiarchie* a remplacé la monarchie, et que la religion de la culture a pris la place de l'Église³.

Si les expressions *médiarchie* et « religion de la culture » ne vous branchent pas, peut-être faudrait-il parler de « régime de l'*artistocratie* ». Comme tout bon Occidental, je prétends qu'il est inhumain de vivre dans un système, et je peste avec tout le monde contre tout système qui s'efforce de faire de nous des esclaves volontaires, des citoyens infantilisés, et des adorateurs d'idoles. Mais je ne peux pas ne pas voir que chez nous, le *Star Système* est un organisme omniprésent et presque omnipuissant.

Qu'il soit organisme et omniprésent, j'en veux comme preuve, parmi tant d'autres, le titre du ministère des Affaires culturelles. Si jamais il y a eu un oxymore, une juxtaposition de contraires, il me semble que celui-là éclate d'absurdité, même si le ministère des Affaires culturelles est cautionné par les PLQ, PQ, ADQ et PSQ, et tout le reste de l'alphabet politique : les hommes politiques du Québec et les citoyens du Québec semblent trouver normal que la culture soit d'abord et avant tout une affaire, et que, par exemple, des centaines de millions de dollars soient consacrés tous les ans à une pléthore de festivals dont la fonction est plus économique qu'artistique et dont la valeur est

3. Le mot vedettariat ne suffit pas : il ne s'agit pas seulement d'un phénomène social, mais d'un phénomène politique où le pouvoir sur le peuple est en jeu.

problématique, du fait de leur multiplication. En tout cas, ledit ministère des Affaires culturelles est le bras politique du *Star Système*, et les radio et télévision subventionnées par nos dollars nous offrent de très nombreuses émissions sur nos supposées affaires culturelles, où nos vedettes parlent, à d'autres vedettes qui les interviewent, des plaisirs et des joies d'être vedettes, en assurant sourire aux lèvres que tout le monde au fond est un créateur et peut-être une star d'un soir, une vedette d'un quart d'heure. Dans la *médiacratie aristocratique*, il y a bien des ascenseurs qu'on se renvoie, bien des miroirs pour s'admirer et bien des estrades pour recevoir les applaudissements frénétiques et nourris des fidèles adorateurs.

Que cet organisme culturel soit trop puissant, j'en veux comme preuve que le Québec s'est doté d'un ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport : la juxtaposition de ces trois mots, cautionnée encore une fois par tous les partis politiques et les médias et les intellectuels, prouve une seule chose : l'éducation signifie peu chez nous parce que le culte de la culture festive corrompt tout ce qu'il touche, et il touche à tout. Nous avons été une société de scieurs de bois et porteurs d'eau, nous disent les historiens⁴ ; moi, j'ajoute que nous prenons les moyens pour le redevenir. Sans doute, les nouveaux porteurs d'eau auront du loisir, et les néo-scieurs de bois feront du sport, et les uns et les autres courront les festivals du doré, du country québécois, du Rire bleu, des Francofolies, comme ils ont fêté le 400e de

4. L'expression appartient à Anthony Trollope (*North America*, Volume I, Chapitre 4 « Lower Canada ». Elle fut reprise dans la colère, et dans la volonté de s'en sortir, par les Canadiens français.

Québec sous la présidence de Paul McCartney : bientôt, on oubliera tout, et on chantera « Je me souviens » en chœur sur l'air de « *Yesterday* ». Le Québécois typique est, et sera, moins un patriote, ou même un citoyen, qu'un consommateur de festivités en série, qui se targuent d'être internationales, mondiales et historiques.

Certains doivent se dire que je fais, avec plus ou moins de succès, mon comique. Pourtant, je n'essaie pas, je vous l'assure, de me tailler une place sur la scène « Juste pour rire ». Les choses qui me désolent sont sérieuses. Croire que la culture est en substance une affaire, ou pis encore une affaire parmi d'autres et une affaire dans une suite d'affaires, et penser que l'éducation est du même ordre que les loisirs et le sport, ces faits sont graves et ne prêtent pas à rire. Pour le prouver, je pourrais citer Tocqueville et dire avec insistance : « Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ses auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées⁵. » Mais si je le faisais, on trouverait la remarque intéressante, puis on se défendrait contre sa vérité en signalant que le penseur français parlait de l'Amérique : ce sont les maudits Américains, voire les *Onta-riens* qui sont en jeu, pas nous bons Québécois, champions de la culture.

Pourtant, je tiens à signaler un détail vérifiable par n'importe qui, mais que peu de gens remarquent et qu'aucun chroniqueur littéraire ne signale. Entrez dans

5. *De la démocratie en Amérique* II.1.14.

une librairie de chez nous, et vous trouverez une section québécoise, et une section étrangère : dans la section de littérature étrangère, la poésie, le roman et le théâtre français sont placés avec les œuvres de Dante, de Kafka et de Shakespeare, alors que, grâce à la section de littérature québécoise, la poésie de Vigneault est isolée de celle de Verlaine, les œuvres de Gabrielle Roy sont séparées de celles de Balzac, et les pièces de Tremblay ne côtoient pas celles de Racine. Cela est ridicule, je le sais, mais insignifiant, croyez-vous. Non, vous dis-je : c'est un fait significatif : c'est un effet du règne des affaires culturelles québécoises et de la *médiacratie artistocratique*. Car la raison de cet écartèlement sans fondement historique, psychologique ou littéraire est claire : le syndicat des auteurs, l'UNEQ, mon syndicat, a fait pression sur les libraires, lesquels ont cédé ; pour vendre des livres de chez nous, on a décidé d'arracher notre littérature de sa place normale, trop modeste et donc trop peu rentable, pour la placer dans un stand de marchand tape-à-l'œil. La même logique, la même ignorance et la même injustice président à l'idée que le tourisme et les retombées économiques sont le sens véritable de la culture : au Québec, il y a plus de 250 festivals dits culturels, saupoudrés au hasard sur notre territoire, qui s'imitent et se font compétition, comme Toyota, Mazda et Volkswagen ; je le sais, je les ai comptés. Cet hasardeux saupoudrage est commandé, qui ne le devine pas, par des impératifs économiques et politiques.

C'est ici qu'il faut cesser de se plaindre. Ou plutôt, c'est maintenant qu'il faut avouer que ces plaintes, même si elles sont justifiées, ne peuvent pas trouver leur

expression dans une jérémiade qui commence par les mots : « Aujourd'hui, les choses vont mal si mal que... », ou « Le grand malheur du Québec, c'est que... » ou « C'est la catastrophe finale, et la culture américaine est en train de tout bousiller. Je blâme Bush parce que... » La vérité est autre.

D'abord, qu'on appelle cela la société du spectacle avec Guy Debord, ou la *festivisation* de l'existence comme le veut Philip Muray, il faut noter qu'ailleurs dans le monde, et surtout en Occident, la *kétainisation* de la culture se déploie, comme l'a fait voir Benoît Dutertre dans son roman *La Cité heureuse*⁶. Ensuite, les choses qui m'attristent et me dérangent dans le monde dans lequel je vis, mon Québec, sont de bien vieilles choses : ce sont des réalités enracinées dans l'histoire ; elles sont occidentales et de tout temps plutôt que d'être des nouveautés locales dues à la mutation radicale que serait la mondialisation. Aussi, ce que je vois autour de moi et que je déplore, Étienne de La Boétie l'a identifié sous le titre « servitude volontaire⁷ », les témoins latins l'ont appelé la tactique impériale du « pain et les jeux⁸ », et Platon en a déjà parlé, en dénonçant le mensonge de la rhétorique et son alliance avec la tyrannie⁹. La *bétification* que je trouve autour de moi n'est pas le

6. Le roman de Duteurtre est une brillante illustration de la non moins brillante réflexion de Kundera sur le kitsch dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Le *kétaine* québécois est le kitsch européen et le *cheap* américain.

7. Plus exactement, il s'agit de la deuxième des trois causes de la servitude volontaire selon le *Contre Un* de La Boétie.

8. Voir Juvénal, *Satires* 10.77-81.

9. Le texte crucial sur ce thème est sans doute le *Gorgias*.

résultat d'un complot américain, d'une faiblesse génétique québécoise, ou de la nécessité du matérialisme dialectique ; ce que je déplore est le résultat de décisions, d'ignorances et des réflexes naturels, humains, trop humains, qui existent depuis toujours. Comme tant de choses qu'on trouve en Occident, comme tout ce qu'on trouve dans le cœur humain, ce sont les Grecs qui en ont parlé les premiers. Voilà pourquoi je voudrais me ressouvenir un peu de Socrate et de ses idées sur l'art et la culture et les vedettes. Après tout, j'ai déjà été professeur de philosophie, et j'ai toujours cru, et je crois encore, que réfléchir avec un grand philosophe peut contribuer à notre libération ¹⁰.

*

Dans un dialogue intitulé *Ion*, Platon raconte une conversation entre son maître Socrate et le rhapsode Ion. Un rhapsode était une sorte de chansonnier ou de comédien, un *performeur*, comme on dit aujourd'hui : il récitait les épopées grecques, par exemple celles d'Homère. Socrate était un philosophe, c'est-à-dire un

10. À mon avis, le commentaire de l'*Ion* écrit par Bernard Boulet est la meilleure introduction à ce dialogue de Platon (Collection Résurgences, pages 139-163) : après cela, le mieux auquel je puisse prétendre est de préparer à lire ce texte admirable. Pour qui lit l'anglais, les commentaires écrits par Allan Bloom (dans *The Roots of Political Philosophy*) et Christopher Bruehl (*On the Socratic Education*) peuvent aussi servir.

drôle d'animal assez inutile et verbomoteur, qui ne pensait pas selon la rectitude politique de son époque.

Le dialogue commence par quelques échanges entre le rhapsode et le philosophe. Socrate demande à Ion d'où il arrive : d'Épidaure, répond l'autre, où il a gagné un concours de rhapsodie ; Socrate lui souhaite de vaincre de nouveau lors du prochain concours, celui qui aura lieu à Athènes (530a-b et 530d). Il félicite l'artiste du fait que son métier l'oblige à bien paraître, à être bien fringué et à faire bonne figure devant les foules (530b). Il s'assure, comme en passant, que le rhapsode ne prétend pas seulement être une sorte de figurant ou un instrument du poète, mais encore qu'il croit savoir quelque chose par lui-même, et donc qu'il sait aussi parler des choses les plus importantes avec pertinence : ce qu'Ion confirme (530c).

Il faut s'arrêter un instant et réfléchir sur cette drôle de chose qu'est un dialogue socratique. Platon est un artiste : il est un dramaturge, il est un poète philosophe, à moins qu'il ne soit un philosophe poète. En conséquence, ce que font les personnages des dialogues qu'il a écrits, ou leur vie, s'ajoute à ce qu'ils disent, ou leur pensée. Ou encore, quand on lit Platon, il faut s'efforcer d'écouter le ton de voix des interlocuteurs, soit ce qui est sous-entendu au cœur de ce qu'on entend, ou ce qui n'est pas dit, mais qui accompagne ce qui est dit, et ce de façon à se faire entendre par ceux qui savent écouter.

Ceci est vrai dans l'introduction du dialogue *Ion* dont je viens de faire état. Car dans ce premier échange, Socrate ironise : il se moque en douceur du rhapsode, ou ce qui revient au même, il souligne les différences entre

eux deux, moqueries et différences dont Ion est à peu près inconscient. En tout cas, Socrate était renommé parce qu'il était peu populaire et qu'il irritait les gens plutôt que de gagner leur approbation¹¹ : il n'y avait pas de concours de philosophie subventionnés par la cité avec des couronnes pour les vainqueurs, parce que la philosophie, et surtout la philosophie à la manière de Socrate, avait mauvaise réputation. De plus, le vieux philosophe était connu pour sa pauvreté et la frugalité de sa vie, et certes pas pour la beauté de ses vêtements¹². Enfin, et peut-être surtout, il avait le plus paradoxal et le plus déroutant des savoirs : il savait qu'il ne savait pas, et plutôt que de commenter Homère et d'enseigner des doctrines, son rôle était, affirmait-il, de révéler aux gens qu'ils n'avaient pas compris en vérité ce qu'ils étaient pourtant sûrs d'avoir appris¹³. En somme, Socrate était un enfant qui disait que l'empereur était nu, quand l'empereur était nu. D'ailleurs, c'est ce que le philosophe s'applique à faire avec le rhapsode Ion, comme on le voit par la suite.

Aussi, après cette brève introduction, Socrate demande à Ion s'il sait parler de tous les poètes ou d'un seul. Fier, Ion affirme qu'il commente Homère, le plus grand des poètes, mais que les autres le laissent froid. Tout de suite, Socrate est intrigué. Comment cela est-il possible ? Si Ion sait quelque chose et qu'il peut commenter Homère en vérité, il doit pouvoir commenter les autres poètes. Pourtant, non, répète Ion. Mais quand Homère et un autre poète disent la même chose,

11. *Apologie de Socrate* 21b-21e et *Ménon* 94e-95a.

12. *Apologie de Socrate* 30d-31c et *Banquet* 174a.

13. *Apologie de Socrate* 37e-38a et *Lakhès* 190e.

demande Socrate, Ion ne peut-il pas commenter les deux, qui ici ne font qu'un, ou qui ne font qu'une paire ? Sans doute, avoue Ion (531a-b). Et Socrate d'ajouter que les poètes parlent au fond tous des mêmes choses, et de suggérer qu'en conséquence Ion devrait pouvoir exposer la pensée de tous les poètes et de ce tout qui s'appelle poésie (531c).

Ion suggère tout de suite une solution : il est expert d'Homère parce que Homère parle mieux que les autres ; il est l'interprète du meilleur, et ce par son propre savoir ; aussi, ce qu'il peut dire sur les autres, les moins bons, est pour ainsi dire accidentel (531d). Encore une fois, Socrate est intrigué : quelqu'un qui connaît quelque chose, par exemple la mathématique, ne sera-t-il pas capable de commenter, à la fois et par le même savoir, ce qui est bien dit et ce qui est mal dit (531e-532b) ? Ion est obligé de l'avouer et d'avouer du coup ne pas comprendre ce qui se passe chez lui. Si le rhapsode sait quelque chose, son savoir est bien énigmatique, et il est énigmatique pour Ion, celui-là même qui prétend savoir. Il n'est pas sûr que l'énigme soit aussi grande pour Socrate, quelque ignorant qu'il se prétende.

À ce moment, Ion change le mouvement même de sa conversation avec Socrate : au lieu de se laisser questionner par le vieux philosophe, il lui pose, et même par deux fois, une question (532c et 533c) ; comment est-ce possible que lui, qui a un savoir (il en est sûr, et ses deux échecs pourtant tout frais n'ont pas entamé son assurance), ne puisse parler en vérité que d'Homère ? Le philosophe se fait alors poète et lui propose deux similitudes. Selon Socrate, le pouvoir interprétatif d'Ion est comme un don des dieux, une sorte d'inspiration

divine. Ou encore, c'est une espèce de pouvoir naturel semblable à celui de l'aimant, qui agit sur les choses pour ainsi dire malgré lui et malgré elles. Socrate peut même faire appel à l'expérience d'Ion : quand il récite Homère, est-il de sang-froid ? n'est-il pas emporté par il ne sait quelle puissance ? et n'infecte-t-il pas les autres de sa folie par les mots qu'il prononce ? Ion donne raison à Socrate. Pourtant, il refuse d'admettre que le philosophe a expliqué ce qui en est de lui comme rhapsode.

Pourquoi Ion résiste-t-il à la suggestion aimable de son vis-à-vis ? D'abord, parce qu'il sait aussi que, pendant qu'emporté, il vit devant son public une scène de l'*Odyssée* ou de l'*Iliade*, il garde toute sa tête ; ou encore, parce que sa performance doit lui rapporter : il mesure ses effets. Voici ses propres mots : « Il faut en effet que je sois très attentif à eux, car si je les fais pleurer, je rirai, moi, en prenant mon argent, mais s'ils rient, je pleurerai, moi, l'argent perdu (535e). » Ensuite, si Ion est flatté par l'image de l'inspiration divine, il est heurté par celle de l'aimant : un aimant est une pierre, et le *courant* qui passe d'un morceau de fer aimanté à un autre n'est pas humain, et encore moins divin. Mais la raison principale est sans doute que, selon les images de Socrate, Ion est un personnage secondaire : loin d'être l'égal d'Homère et plus grand qu'Hésiode, Archiloque et les autres poètes, le rhapsode est une sorte de courroie de transmission, un pont, un intermédiaire. Pour prouver que Socrate se trompe, Ion prétend qu'il peut faire la démonstration qu'il est un grand commentateur de poète, si le philosophe veut bien écouter une de ses conférences sur la sagesse homérique (536d). La

performance serait même gratuite. C'est dire à quel point Ion tient à faire la preuve de son savoir : ne pas se faire payer, cela n'est vraiment pas dans ses habitudes ; faire ainsi, c'est contraire aux exigences de son métier ; ce n'est pas lui en vérité, lui le professionnel.

Plutôt que de l'écouter, Socrate recommence alors son interrogatoire en changeant non pas de stratégie, mais de tactique : après avoir montré qu'Ion devrait connaître deux poètes, s'il en connaît un en vérité, Socrate tente de montrer qu'Ion ne connaît rien, ou bien peu de chose, parce que l'art qu'il connaît semble se dissoudre en une infinité de parties. En tout cas, avec Ion, il examine quels sont les sujets dont traite le sage Homère. Or il traite de l'ensemble de la vie : de l'art de conduire des chars, de la médecine, de la pêche, de l'art divinatoire, soit de tout, mais un tout qui devient un amas de petites choses à force d'être examiné. – Lors de sa démonstration par le menu, Socrate, cruel, permet à Ion de réciter un bref passage d'Homère, puis lui coupe la parole et en récite plusieurs assez longs hors de son tour et en arrachant l'initiative à son vis-à-vis : non seulement Ion est-il incapable de se prouver fin et vrai commentateur, mais le philosophe ne lui permet pas de faire le comédien. – De plus, et c'est un comble, chaque fois, Socrate fait avouer à Ion que celui qui connaît ces différents domaines possède un art qui est distinct de celui du rhapsode et donc que le savoir d'Ion est différent des savoirs humains particuliers (539d-e). Ion se défend comme il peut en suggérant que son savoir à lui rhapsode est un et unique : c'est celui de bien parler sur les choses (540b). Mais Socrate montre que là encore, l'art de parler est divisé en divers arts, selon les

différents domaines dont on traite : l'art de bien parler du tissage appartient à l'art du tisserand, l'art de bien parler de la santé à la science du médecin, et ainsi de suite. Ion ne possède pas un grand savoir, mais au mieux un tas de petits savoirs qui ne portent jamais le titre « art du rhapsode » ; ou encore, l'importance de son prétendu savoir se réduit comme peau de chagrin à mesure qu'on en fait l'analyse : le savoir éventuel d'Ion n'est pas architectonique ou dominateur, mais émietté et inférieur ¹⁴.

En revanche, quand Socrate donne l'exemple de l'art du général, Ion, ravi, reconnaît là l'essentiel de son art : tisser est l'affaire d'une femme, mais diriger des hommes est l'affaire du meilleur des hommes, ce qui est, Ion en est sûr, son affaire à lui (540d). Pourtant, Socrate a vite fait de montrer que cela est paradoxal, voire irrationnel, puisque, alors, Ion serait un bon homme politique (ce que veut bien Ion et qu'il accepte sans problème), mais aussi que les hommes politiques seraient de bons rhapsodes (541a) (ce qu'Ion aime moins, et même ce qu'il rejette sans daigner l'examiner). De plus, en tant que meilleur rhapsode de la Grèce, Ion devrait être au moins le général en chef des Athéniens, ce qu'il n'est pas, c'est évident. Ion explique ce paradoxe en râlant contre le ressentiment craintif des Athéniens, maîtres de leur empire politique et donc de la vie politique d'Éphèse, qui veulent garder pour eux le

14. On se demande si l'analyse *éviscérante* de Socrate ne serait pas aussi efficace par rapport aux chroniqueurs tous azimuts des quotidiens, qui se prononcent sur la politique, la médecine, l'éducation, l'économie et la justice, en tant que bras journalistique de la *médiacratie*. Mais c'est là un autre problème.

pouvoir qu'un Éphésien comme lui mérite bien plus, ne serait-ce que du fait d'être natif de sa cité. Prenant un ton quasi politique, Socrate l'Athénien défend sa cité à lui contre l'attaque d'un ennemi, en prétendant qu'lon l'Éphésien est un homme injuste : il cache son savoir au lieu de le montrer, et refuse de dire en quoi consiste le savoir du rhapsode. La seule porte de sortie d'lon est d'avouer qu'il n'est pas injuste, mais qu'il n'a pas de savoir parce qu'il est inspiré par les dieux. Ainsi finit le dialogue de Platon.

On pourrait résumer la discussion de la façon suivante. Alors que le rhapsode aime les beaux vêtements et les trophées artistiques, alors qu'il tient à la réputation de sage, et de sage politique, qu'il prétend mériter, alors qu'il se satisfait des applaudissements de la foule, Socrate montre à Ion, ou du moins montre à ceux qui suivent leur conversation, que le rhapsode, tout artiste qu'il est, tout expert de la culture qu'il se croit, tout grand savant politique qu'il se prétend, ne sait pas en vérité. La preuve en est qu'il ne sait pas dire ce qu'il est, qu'il maîtrise ce qu'il dit seulement quand il répète les mots d'un autre, une maîtrise bien débile, et donc qu'il ne se connaît pas lui-même.

*

Mais que conclure de tout cela ? Je ne sais pas ce que vous en conclurez parce que nous ne pouvons pas nous parler dans ce contexte artificiel qu'est celui de la conférence publique. Voici quand même ce que j'en tire.

Le dialogue de Platon montre qu'un n'est pas deux, et que deux n'est pas un. Plus exactement, il laisse deviner que la dualité n'est pas la trinité, et que ni la dualité ni la trinité n'est un amas d'unités. En somme, un plus un ne font pas deux, et un plus un plus un ne font pas trois, parce que le deux est pair et le trois en impair, et qu'entasser des unités les unes sur les autres ne change pas la nature des choses entassées et encore moins la nature du tas ¹⁵. Aussi le calcul, une technique mathématique n'est pas l'arithmétique, un savoir mathématique, et additionner est une technique qui peut mener à la Lune, mais ce n'est pas un savoir qui permet d'orienter celui qui s'y rend en lui faisant connaître le monde qui l'entoure et ses parties principales. Si j'apprends une chose et une autre encore au sujet d'Homère, et une autre sur Hésiode, et une autre encore sur Archiloque, je n'ai pas acquis un savoir à moins d'unifier le tout par une idée, mettons une idée de ce qu'est la vie humaine et donc la meilleure vie humaine, ou du moins une idée de ce qu'est la poésie et donc de sa fonction dans la vie humaine. Pour le dire autrement, les touts sont plus que de tas ou des amas, et nous sommes entourés de touts, sans parler du fait que nous sommes des touts : tant qu'on ne reconnaît pas les touts, on ne peut même pas commencer à les connaître. Les choses, et les êtres humains, ont des natures ou des limites ou des essences, et tout cela dépend d'une nécessité qui est par-delà la volonté

15. Cette vérité fondamentale échappe, entre autres, au sophiste Hippias. Voir *Hippias majeur* 298d-303d, et surtout 301b-c et 301e. Il est au moins possible qu'il échappe à quelques intellectuels contemporains.

humaine et accessible à la seule pensée : la mémoire et l'information et les habiletés, transversales ou autres, ne suffisent pas pour saisir ce que sont les choses et donc le monde ; sans un savoir organisé, on ne comprend pas le monde nécessaire dans lequel on vit ; sans une conscience de son ignorance, on ne peut même commencer à le comprendre.

Or, en plus d'être difficile à connaître, cette nécessité au fond des choses est difficile à admettre parce qu'elle humilie tous les hommes en en faisant au mieux des imitateurs, mais jamais des dieux, ni jamais des maîtres, ni jamais des créateurs. Il semble que les Grecs, en tout cas il apparaît que des hommes comme Platon et Socrate voyaient que le monde était mystérieux sans doute, mais qu'il ne suffisait pas d'en parler à la *va-comme-je-te-pousse*, soit en prenant une chose pour une autre, en mêlant tout avec bonhomie ou en imaginant que la confusion mentale était sympathique. Il semble aussi que les mêmes sentaient que l'orgueil humain est un mauvais conseiller et qu'une certaine humilité est une bonne protection contre l'humiliation que le monde est en droit d'imposer aux individus humains. Platon et Socrate savaient, en somme, qu'il faut s'éduquer, c'est-à-dire penser, pour être humain en vérité, et surtout ils savaient, savoir presque perdu, ce qu'est savoir en vérité de façon à mesurer les opinions et à mesurer les hommes qui les portaient.

Ensuite, le dialogue de Platon place le lecteur devant un certain nombre de paradoxes, mais surtout devant deux façons de vivre avec les paradoxes de la vie. Au fond, le dialogue est moins au sujet d'Homère, de la poésie et des différents savoirs humains, qu'au sujet de

la différence entre Socrate et Ion ; c'est la différence entre l'homme qui joue le savoir devant un public enchanté et celui qui vit pour savoir et cherche des amis éveillés ¹⁶. On ne comprend rien au sujet de Platon, et surtout on n'apprend rien au sujet de la vie, si on ne se rend pas compte que chacun de nous est tôt ou tard appelé à choisir entre la vérité (*alêthéia* en grec) et le vraisemblable de l'image (*éikos*), entre la découverte des choses et la proclamation des opinions légitimes et des imaginations communes, entre le savoir enraciné dans l'expérience et dans la réflexion, quelque maigre que puisse être ce savoir, et le verbiage plus ou moins articulé qui reçoit l'approbation de tout un chacun ; ce dernier pense aussi peu que celui qui lui parle. Quand on sait qu'on ne sait pas grand-chose, on peut certes parler de ce dont parle tout le monde, mais on le fait en connaissance de cause, et avec la légèreté qui est de mise ¹⁷. Or la pierre de touche de cette différence, et le moment crucial de toute existence, est le choix à faire entre, d'un côté, l'abandon joyeux à l'ignorance simple, et tout ce qui s'ensuit, et, de l'autre, le recul craintif devant le néant qui semble se profiler quand on se rend compte qu'on ne sait pas ce qu'on croyait savoir. Or, comme le montre le cas Ion, ce recul craintif se transforme souvent, comme par magie, en apostolat, en

16. La différence essentielle entre ces deux façons de vivre, ce qui fait qu'ils ne sont pas une paire, est explorée dans le *Sophiste* de Platon, mais aussi dans le *Gorgias* et l'*Euthydème*.

17. C'est la vérité existentielle qui commande à l'ensemble de l'œuvre de Platon, comme il l'avoue lui-même. Voir *Lettres* 314b-c et 341b-e.

systèmes conceptuels et en performances autorisées, soit le règne de la langue de bois ¹⁸.

Mais peut-être la vérité la plus intéressante du dialogue est que le texte illustre l'abîme qui existe, et qui doit exister, entre le monde tel qu'il va et le monde tel qu'il devrait aller ¹⁹. Par exemple, Ion signale que lui, qui est le plus grand général, parce qu'il est le plus grand rhapsode, ne pourra jamais être un général, parce que les Athéniens contrôlent le monde grec dans les faits et qu'ils n'accepteraient jamais, étant donné leurs préjugés, qu'un Éphésien ait du pouvoir ²⁰. Il dit vrai sans doute, mais ne sait pas toute la vérité de ce qu'il dit. Voici ce qu'il pourrait ajouter. Le monde politique n'est pas le monde philosophique, ou les hommes naissent et vivent toujours dans une caverne de préjugés ²¹. La raison en est bien simple : la vérité n'est pas l'essentiel du monde comme il va, ou la vérité politique est une solution pratique, une doctrine élaborée à la *va-vite* et une idée approximative et sans fondement réel. Mais cela implique que le monde politique ne sera jamais juste. Non pas parce que les hommes sont égoïstes (et pourtant nous, êtres humains, sommes tous bien égoïstes). Non pas parce qu'il y a des complots politiques souterrains qui organisent l'injustice, que ce soit la franc-maçonnerie, ou la juiverie internationale, ou *Big Oil*, *Big Pharma* et *Gros-Trusts* (et

18. La question de la langue de bois est explorée dans le *Cratyle* de Platon.

19. Cet abîme est exploré dans le *Politique* de Platon.

20. En somme, ils n'agissent pas comme l'empereur perse que Socrate a imaginé dans le *Lysis* 209d et ss.

21. Voir, évidemment, *République* 514a et ss.

pourtant il y a sans doute des collusions occultes). La vraie raison est plus profonde : pour être juste, il faut savoir ce que sont les choses, et au moins ce qu'elles ne sont pas ; il faut savoir, par exemple, que la dualité n'est pas deux unités, ou connaître la nature des lignes incommensurables²², et nous n'avons pas le temps, ou nous ne prenons pas le temps pour réfléchir à cela²³. Voilà pourquoi on retombe dans l'égoïsme mesquin, voilà pourquoi les clans s'arment les uns contre les autres et s'arnaquent bêtement, voilà pourquoi on proclame des vérités qui deviennent soudain des hérésies tout aussi proclamées par les mêmes porte-parole qui changent de dogmes quand on les leur fait se dévêtir pour se revêtir²⁴.

J'ai presque fini, ou plutôt il ne me reste plus de temps. Je me permets de finir en beauté comme j'ai commencé : par le conte d'Andersen. Et de vous rappeler les derniers mots de ce conte.

« Ainsi vêtu et accompagné de ses ministres, l'empereur se présenta à son peuple qui, lui aussi, prétendit voir et admirer ses vêtements : puisque l'empereur et les ministres voyaient ce qu'ils ne voyaient pas, c'était que

22. Les incommensurables et le processus de réflexion philosophique est le thème du *Théétète* de Platon.

23. Cette observation est derrière la phrase si souvent répétée, et si peu comprise, qui se trouvaient, dit-on à l'entrée de l'école de Platon : « Que personne n'entre ici qui ne connaisse pas les mathématiques. »

24. Si tout cela est vrai, cela signifie que la clairvoyance d'un Machiavel qui révèle l'égoïsme humain et explique comment se forment les complots, sa clairvoyance est en fin de compte sinon un aveuglement, du moins un affaiblissement de la vue.

les grands étaient sages, un point c'est tout, et que tous devaient les suivre et les applaudir.

Seul un petit garçon osa dire la vérité : “ Mais l'empereur est nu ! ” cria-t-il.

Ici, le conte se scinde en deux versions. Dans la première, l'empereur continua de se promener nu, et tous, lui, ses ministres et les gens du peuple, continuèrent d'admirer le vêtement qui n'existait pas. Dans la seconde version, tous se rendirent compte soudain qu'ils se mentaient, et ils se mirent à rire du roi qui était nu, des ministres qui l'accompagnaient dans le défilé et d'eux-mêmes qui avaient admiré ce qui n'était pas admirable. »

*

Cette fois, j'ai fini pour de vrai. Vous pouvez applaudir sans doute²⁵. Mais cela supposerait que je me prenne pour un rhapsode : je tiens à vous dire que ce n'est pas le cas. Enfin, c'est ce que je prétends. En revanche, si vous voulez vous moquer de moi, applaudir serait une façon bien comique de le faire.

25. Lors de la présentation de cette conférence, à ce moment, on a eu la bonté d'applaudir. Ce qui ajouta au plaisir des phrases qui suivirent.

**Remarques supplémentaires faites durant la période
de questions et que j'avais préparées les premières
et que j'avais prévues les secondes**

Stratford.

Les remarques que j'ai faites au début de ma communication sont sans aucun doute plus politiques et valent ce que valent tous les discours politiques. Il n'en reste pas moins qu'il y a des faits troublants qui nous entourent, et parfois des faits qui sont des non-être. Ainsi, il *n'y a pas* de Festival de Stratford au Québec. C'est un scandale. Mais c'est aussi un effet typique de l'ignorance à peu près complète qui existe chez nous au sujet de la grandeur de l'artiste et du rôle de l'art dans la vie d'une société. Au fond, nos artisans du théâtre n'ont pas de révérence véritable, enracinée, pour les grandes œuvres du passé ; ils croient que la conservation du patrimoine, plus exactement que la transmission du patrimoine intellectuel de l'Occident – et quel patrimoine est aussi grand que celui de Shakespeare, si ce n'est celui de Corneille, de Molière et de Racine – n'est pas de leur ressort. Cette ignorance est si grande que, pour une fois, leur intérêt corporatiste même ne réussit pas à les alerter qu'il y a ici de l'argent à faire et des subventions à exiger du gouvernement caisse populaire.

Durable.

Je ne peux manquer d'être la victime de ma rhétorique. J'assume et la rhétorique que j'ai employée, et les effets pervers auxquels elle fait place. Mais je tiens à dire et redire ce qui me semble l'essentiel : l'artisanat n'est pas l'art, et l'*entertainment* n'est pas la culture, et une vedette n'est pas un sage ; or ces vérités ne sont pas bien en vue puisqu'elles sont inaudibles ou qu'elles scandalisent quand de temps en temps elles se font entendre. En somme, je ne m'attaque pas aux artistes comme tels, ou aux agents culturels, comme voudrait l'affligeante novlangue ; je critique une opinion que nous tous, artistes et non-artistes, nous nous faisons de l'art et de la culture, une opinion qui affecte notre façon de vivre et de nous engager dans les projets politiques et personnels les plus importants, une opinion qui touche, et, je crois, infecte, l'art et la culture chez nous. Et je tiens à dire aussi que malgré les cris des publicistes, dans l'ensemble qui s'appelle l'art, il y a bien des choses qui passent, et qui méritent de passer, et peu de choses qui durent, parce qu'elles sont faites pour durer. Ou encore : malgré la machine de promotion de tout ce qui est québécois, dans la masse des faits culturels légitimes, il n'y a que peu d'excellentes œuvres qui font penser. Et surtout, l'art à son meilleur et la culture à son plus profond sont faits pour l'éducation des hommes et des femmes.

On pourrait vouloir résumer (et approuver ou réfuter) mon propos en soulignant que cela implique une sorte de hiérarchie des fins et des humains, ou une

critique de la démocratie et de l'égalitarisme. Pour plusieurs, cette possibilité suffirait pour ne plus avoir à écouter.

À ceux qui sont capables d'écouter par-delà le réflexe pavlovien de notre époque, j'affirme de la façon la plus catégorique ceci : l'éducation demeure une nécessité politique du plus haut niveau, et ce pour tous nos concitoyens. Je veux bien reconnaître que ce n'est pas tous les hommes et les femmes qui peuvent être éduqués, ou être cultivés dans le sens fort et vrai de ce mot. Mais je prétends que cela ne change rien au problème pratique de l'éducation : on ne sait jamais qui peut et veut s'éduquer ; cela ne se décide pas par le sexe, par le statut social des parents, par la richesse ou la pauvreté, par le parti politique ou par la façon de s'habiller ; cela ne tient pas à son lieu de résidence (Montréal la grande ou la pauvre province), à son statut social (Haute-Ville outremontaise ou de Basse-ville de l'est) ; cela est le résultat d'une rencontre entre deux données, une offre, celle de l'éducateur, et une décision, justement, une décision personnelle, qui est toujours mystérieuse et jamais prévisible. En somme, une fois qu'on a dit que tous ne s'éduquent pas parce que tous ne peuvent pas ou ne veulent pas s'éduquer, le problème pratique ou politique demeure entier, car on ne sait pas qui sont ceux qui en sont capables ou ceux qui sont prêts à s'y consacrer. La seule solution sensée me semble être de fournir des efforts aussi larges que possible pour rejoindre tous nos concitoyens ou tous nos congénères, afin que ceux qui sont prêts à s'y atteler accomplissent, pour eux et peut-être pour les leurs, la tâche idoine.

Éducation contre culture.

Durant les messes culturelles à la télé, dans les journaux et dans la rue, on fait semblant que les affaires de tous les groupes de pression culturels sont identiques au bien-être des âmes de l'ensemble des citoyens. Et on râle contre le gouvernement Harper quand Ottawa refuse de payer pour un de la masse des festivals de l'industrie québécoise – mettons le Festival international des arts de la marionnette du Saguenay/Lac Saint-Jean du 14 au 19 septembre – on proteste pour protéger ce haut moment qui fait de nous des Québécois, et une société distincte... Chaque diminution de budget est reçue comme une attaque contre la civilisation ; et quand c'est le fait d'un gouvernement péquiste, l'attaque se mue en accusation de trahison nationale. Pendant ce temps, un nombre de plus en plus élevé de jeunes, et surtout de jeunes hommes, ne reçoivent pas une éducation secondaire adéquate. Mais dans ce cas, les artistes et les agents de culture ne descendent pas dans la rue.

Ridicule contre tragique.

Il y a quand même un comique que nous ne réussissons pas à voir et qui pourrait au moins nous faire rire. Je parle des galas en succession, où les uns donnent aux autres des Oliviers, des Génies, des Jutras²⁶, des Félix, des Artis, chacun des galas étant préparé par des

26. Mais on ne donne plus ce trophée, *because*....

émissions qui annoncent les candidatures et permettent audits candidats de faire savoir à quel point ils sont fiers d'y être, chacun des galas étant ensuite présentés à la télé. Je parle enfin des « Bons Baisers de France », des « Tout le monde en parle », des « C'est meilleur le matin » qui reprennent tout cela, en invitant et réinvitant nos artistes pour qu'on les fête, quand ils ont gagné, qu'on les plaigne, quand ils ont perdu et qu'on râle contre les gouvernements de tous les niveaux, qui n'ont font pas assez pour la culture. C'est là où on donne à croire que tous ces gens ne défendent pas d'abord et avant tout leurs affaires et leurs comptes en banque. Voilà pour le ridicule.

Mais pendant ce temps, je le rappelle, le taux de décrochage scolaire, trop élevé, stagne ou croît, les infrastructures scolaires vieillissent et la normalisation des résultats ou la réduction des exigences des cours offerts dans les collèges est la solution qu'on a trouvée pour assurer le succès scolaire des nôtres²⁷. Et encore, les artistes du Québec ne participent pas à l'éducation de leurs concitoyens absorbés qu'ils sont par leur tâche essentielle : la *festivisation* de leur créativité et la défense de leurs sous.

27. Ou encore, comme on a vu depuis quelques mois, devant les décisions des fonctionnaires de fermer les théâtres et les salles de spectacles, on entendra les artistes râler (avec raison sans doute), mais ils seront bien silencieux et respectueux, voire enthousiastes, quand on leur rappellera qu'on ferme aussi les écoles. Leurs râles et leurs silences révèlent que, comme l'empereur, ils sont nus.

Écologie.

Ce que je déplore en fin de compte, c'est que l'ordre des choses n'est pas respecté, et donc que la nature de la culture est polluée, ou l'art détourné de sa fin. En somme, je suis un écologiste de la culture ou de l'art. Qu'est-ce que ça veut dire ? Le monde se présente à nous. Mais pour diverses raisons, cette présentation du monde est perdue de vue, et on en devient inconscient, ou on s'endort devant ce qui devrait éveiller l'âme. Or l'art est la *représentation* du monde, c'est le moyen humain de présenter le monde une seconde fois. Et cette *représentation*, un *deux* qui est un *un*, a comme fonction que la présentation du monde, sa présence initiale, ne se perde pas, et que l'humain demeure présent au monde pour le plus grand bien de l'humain et du monde. Mieux encore, l'art doit stimuler la réflexion sur le monde et son sens pour qu'on devienne plus présent, plus éveillé, pour ne pas dire plus *woke*. En revanche, l'art peut dégénérer quand les artistes se font de purs et simples marchands de plaisir, des inventeurs de nouveau, des vendeurs de drogues douces. Sans l'éducation comme fin pleinement assumée, sans soumission de la créativité à la prise de conscience, la culture est une forme plaisante d'inculture, une sophistique ou une rhétorique bien payée, un art du mensonge subventionné. Au fond, il y a un critère qui devrait servir chaque fois que nous *consommons* des œuvres artistiques et qui se fait voir dans des questions comme celles qui suivent : ai-je appris quelque chose sur le monde qui m'entoure ? suis-je un peu plus

clairvoyant ? ai-je au moins commencé à réfléchir ? Le sens de la culture et de l'art vient de ce qu'il produit dans l'âme. Si l'art n'est pas une sorte de loupe qui permet de mieux voir ce qu'il y a à voir, si la culture n'a pas comme fonction d'améliorer l'âme, je vous demande pardon d'employer ce vieux mot scandaleux, l'art n'est pas ce qu'il doit être.

Fringues et popularité.

Je suis fasciné par les émissions culturelles à la télé qui, à la fin, lors du générique, annoncent que les gens qui ont paru à l'écran portaient des vêtements griffés de tel ou tel, qu'ils se sont fait coiffer par tel ou tel artisan des chevelures et qu'ils ont été nourris et abreuver par tel ou tel traiteur. Je ne peux pas m'empêcher de me souvenir du commentaire ironique de Socrate sur les beaux habits d'Ion, et surtout de me demander s'il n'y a pas un lien entre cet aveu fait aux dernières secondes de l'émission et le spectacle auquel je viens d'assister. Je suis fasciné tout autant par le nombre d'émissions de télé et de radio et d'articles de journaux qui portent sur les artistes²⁸. Pour peu qu'on s'y arrête, on ne peut pas ne pas en être étonné. Et pourtant, on ne s'en étonne pas parce qu'on ne s'y arrête pas, trop occupé qu'on est par le bruit médiatique assourdissant. Il y a de quoi conclure que l'hymne national d'un éventuel Québec

28. Et puis, pour confirmer et contredire ce que je propose ici, j'invite à écouter une autre voix en cliquant ici :

<https://youtu.be/BQQP5dLtd8M>

libre devrait être « Je voudrais être un artiste » de Luc Plamondon.

Remarque qui fut sous-entendue depuis le début

La critique philosophique du rhapsode Ion, que propose Socrate, et donc Platon, est, quand on y pense, bien plus large qu'elle n'apparaît à première vue. C'est l'image de l'aimant qui en offre le signe. Si Ion est l'intermédiaire entre Homère et le peuple, c'est qu'il est l'intermédiaire entre le dieu qui inspire Homère et le peuple qui est ainsi enthousiasmé, ou *endieusé*, pour traduire bêtement, mais comme il le faut, le mot grec. Il est donc possible, voire probable, que la critique d'Ion vise la poésie et la manière de penser qu'elle incarne et inspire.

Cela mérite réflexion. La réflexion pourrait suivre les deux pistes suivantes. Quand Ion rejette les images que Socrate propose pour lui permettre de s'expliquer à lui-même, et donc de se connaître lui-même, Ion refuse, parce qu'il sent que c'est lui qui disparaît au moment même où apparaît l'explication. En somme, Ion tient à être quelqu'un. L'attitude de Socrate est toute autre : il ne voit en lui-même rien de plus qu'un exemple, qu'un cas parmi tant d'autres, et il n'est pas important parce que la nature humaine en lui est ce qui importe. Comme il le dit dans *l'Apologie de Socrate* : « Or c'est le dieu, citoyens, qui risque d'être réellement sage et de dire par son oracle que la sagesse humaine vaut peu de chose, ou même rien. Et quand il parle de Socrate, il apparaît se servir de mon nom afin de me donner en exemple,

comme s'il voulait dire : "Celui d'entre vous, humains, est le plus sage, qui, comme Socrate, a compris qu'en vérité il ne vaut rien quant à la sagesse²⁹" » Il y a fort à parier que la différence finale, ou fondamentale, entre les deux discours, poético-théologico-politique, d'une part, et philosophique, de l'autre, que la différence donc ait à faire avec le statut de l'individu. Ou encore que la différence ait à faire avec la proposition que philosopher, c'est apprendre à mourir³⁰.

Par ailleurs, l'homme est l'animal qui parle, celui qui a la parole (*logos*). Or la parole humaine exprime d'abord et avant tout des liens. Ces liens peuvent être cependant de différents types ou de différents niveaux ou de différentes qualités. Le discours poétique est un discours métaphorique, soit le discours qui établit des liens entre les choses de façon qu'elles s'éclairent l'une l'autre³¹. Le discours philosophique s'efforce d'être un discours plus profond, un discours qui atteint les choses dans ce qu'elles ont de stable, dans les liens stables qui peuvent exister entre elles : la philosophie tente de saisir le même en lui-même. Tâche bien difficile. Le premier aveu de la difficulté de cette tâche se trouve dans la métaphore qu'on prête à celui qui nomma la philosophie. Pour mémoire : « Un jour, Léon roi des Phliasiens, entendit Pythagore discourir avec abondance sur certaines questions. Comme Léon admirait son esprit et son éloquence, il lui demanda sur quel art il s'appuyait.

29. *Apologie de Socrate* 23a-b.

30. *Phédon* 61d, et sans aucun doute Montaigne, *Essais* I 20.

31. Sur ce point crucial, il y a l'image de Dante qui porte sur la nature de l'image artistique et poétique. Voir *Commedia, Purgatorio* 31.118-126.

Pythagore répondit qu'il ne savait rien par un art, mais qu'il était philosophe. Léon s'étonna devant la nouveauté du nom et lui demanda ce qu'étaient ces philosophes et en quoi ils différaient des autres. Pythagore lui répondit que la vie humaine ressemblait à cette assemblée de jeux qui a lieu avec grand appareil lors de la rencontre de tous les Grecs. Car les uns se rendent là pour acquérir la gloire qu'on acquiert par l'exercice des corps et grâce à l'insigne d'une couronne. D'autres y sont conduits par le désir de vendre et d'acheter et ainsi de faire de l'argent. Il y a pourtant un autre genre d'êtres humains, qui, par un esprit plus élevé, ne cherchent ni l'applaudissement, ni l'argent, mais qui viennent pour voir et qui examinent avec attention ce qui se fait et comment. Ainsi arrivons-nous par nature en cette vie depuis une autre vie comme on arrive dans une rencontre depuis une cité donnée. Les uns cherchent la gloire, les autres l'argent. Mais il y en a quelques-uns qui considèrent que ces buts ne valent rien et qui examinent attentivement la nature des choses. Ceux-là s'appellent philosophes, c'est-à-dire attentifs à la sagesse. De même qu'il n'y a rien de plus noble que d'assister aux jeux sans rien acquérir pour soi, de même en cette vie il faut placer au plus haut de toutes les entreprises, et de loin, la contemplation et la connaissance des choses ³². »

Un autre aveu de cette difficulté se trouve sans doute dans le charme irrésistible des dialogues platoniciens. Pour dire les choses les plus importantes, Platon a cru nécessaire d'employer, en partie au moins, le langage des poètes dramaturges. En faisant cela, il ne

32. Cicéron, *Tusculanes* V.2. 8-9.

fut pas le seul. Selon Montaigne, « il est bien advenu que le plus digne homme d'être connu et d'être présenté au monde pour exemple, ce soit celui duquel nous avons plus certaine connaissance. Il a été éclairé par les plus clairvoyants hommes qui ne furent oncques: les témoins que nous avons de lui sont admirables en fidélité et en suffisance³³. »

Or avec Platon, c'est Xénophon qui est le témoin du Socrate historique. Dans une œuvre charmante intitulée *La Beuverie*, mais que les experts appellent le *Banquet*, il montre Socrate en compétition avec des trapézistes, des chanteurs et des comédiens. Il raconte qu'après quelques spectacles qui accompagnaient le banquet, Socrate parla ainsi: « Ces gens paraissent capables de nous amuser. Mais nous croyons, je le sais, être bien meilleurs qu'eux. Il serait donc méprisable si étant ensemble nous n'entreprenions pas de nous être utiles et de nous faire plaisir les uns aux autres³⁴. » Suivirent plusieurs discours profonds et agréables qui portèrent sur toutes les choses importantes de la vie: guidés par Socrate, des êtres humains se sont amusés à réfléchir et faire réfléchir. À la fin du texte, réaliste jusqu'au bout, Xénophon montre comment un spectacle érotique mit un terme à toute discussion et donc à toute réflexion. Mais l'œuvre d'art qu'est *Le Banquet* existe encore pour rappeler à chacun de nous la différence entre un amuseur public et un artiste: un artiste fait plus qu'amuser, il fait penser. Le texte ci-dessus est une

33. III.12, « De la physionomie » (au début).

34. *Banquet* 3.2.

page 36

tentative de préparer les gens du Québec à lire Xénophon
et à apprendre de lui en pensant pour eux-mêmes.